

Compte rendu d'exposition

Royaumes oubliés. De l'empire hittite aux Araméens

Musée du Louvre, du 2 mai 2019 au 12 août 2019

Les Hittites sont de retour à Paris.

C'est la grande exposition de 1964, *L'art des Hittites*, réunissant au Petit Palais plus de deux cent cinquante pièces venant pour l'essentiel des musées d'Istanbul et d'Ankara, qui révéla au public français la civilisation de ce peuple dont il ne savait jusque là presque rien, si ce n'est qu'il était cité à plusieurs reprises dans la Bible. Depuis cette date, les Hittites n'apparurent plus dans la capitale que dans des expositions à la thématique plus large, consacrées à l'histoire et aux civilisations anciennes de l'Anatolie et de la Syrie (la liste en est donnée dans le catalogue de l'exposition).

Vincent Blanchard, conservateur en chef adjoint à la direction des Antiquités orientales du musée du Louvre, et son équipe ont pris l'excellente initiative de revisiter l'histoire et la civilisation des Hittites au travers de leur art, en tenant compte des acquis les plus récents de la recherche, et de poursuivre l'enquête en direction des « royaumes oubliés », principautés grandes ou petites qui sont, jusqu'aux alentours du VIII^e siècle av. n.è.¹, comme un écho proche ou lointain, du grand empire disparu dans les années 1200-1180.

La recherche peine à donner une image simple et aisément lisible de l'histoire du *pays du Hatti*. Les monuments, peu nombreux au regard de ceux que nous ont légués les civilisations égyptienne et mésopotamienne, ne sont pas aisément datables. Les sources écrites cunéiformes nous livrent essentiellement des annales dynastiques, des textes juridiques et des rituels. Les informations transmises par les textes hiéroglyphiques sont plus sommaires encore². La chronologie en usage est une chronologie moyenne, constamment révisable en fonction des découvertes textuelles et archéologiques faites à l'intérieur ou à l'extérieur de ce que furent les frontières fluctuantes du monde hittite. C'est selon cette chronologie moyenne que se déroule l'exposition.

L'histoire politique des Hittites se confond, à ses débuts, avec celle des nombreuses cités-États présentes en Anatolie au tournant des III^e et II^e millénaires. Lorsque Pithana, roi de Kussar, s'empare de Nesa (Kanesh - Kültepe), en Anatolie centrale, au sud de l'antique fleuve Halys (mod. Kizil Irmak), il se saisit à la fois d'un *karum*, comptoir marchand assyrien où l'on use de l'écriture cunéiforme, et d'une cité où se parle une langue indo-européenne anatolienne, la *langue de Nesa* (dite parfois *nésite*), qui est celle des documents officiels hittites, à l'exception de certains rituels où les dieux sont honorés chacun dans leur langue, indo-européenne pour le louvite, asianiques (ni indo-européennes ni sémitiques) pour le hattite et le hurrite.

De Nesa, Anitta, fils de Pithana, fait sa capitale, avant que celui que l'on considère comme le véritable fondateur de la puissance hittite, Hattusili I^{er} (v. 1650-1620), *Grand Roi*, n'installe la sienne à Hattusa (mod. Bogazköy, maintenant Bogazkale), à l'intérieur de la boucle du Kizil Irmak. À l'exception d'un bref transfert vers le sud, à Tarhuntasa, pour des raisons politico-

¹ Toutes les dates données ici sont avant notre ère.

² Le système d'écriture hiéroglyphique hittite est logophonétique, c'est-à-dire composé de signes pour les mots et de signes pour les sons. Il est aussi syllabaire, en ce sens qu'il se compose, en plus de logogrammes, de signes qui dénotent les syllabes, dont la plupart ont une structure consonne-voyelle. Il semble être en place au début du XVI^e s. (Mark Weeden).

religieuses propres à Muwatalli II (v. 1290-1273), Hattusa, fortifiée par Hantili I^{er} (v. 1590-1560), demeure la capitale de l'empire hittite jusqu'à sa disparition en tant qu'entité politique. Le site, fouillé de façon extensive depuis 1906, nous a fourni une bonne part des textes dont nous disposons aujourd'hui.

Pendant près de cinq siècles, avec des fortunes diverses, les rois hittites mènent raids et offensives en direction de leurs voisins, tout en développant une activité diplomatique (traités, unions dynastiques, création d'états vassaux, etc.) dont leurs archives gardent la trace. Mursili I^{er} (v. 1620-1590) s'empare d'Alep (siège du royaume du Yahmhad), conduit une expédition sur Babylone (qui entraîne la disparition de la première dynastie babylonienne dont le plus illustre représentant fut Hammurabi), occupe Karkemish (sur l'Euphrate) et le Kizzuwatna (région de l'Anti-Taurus). Tudhaliya I^{er} (v. 1420) mène campagne à l'est contre le Mitanni et l'Isuwa (entre les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate), à l'ouest contre l'Arzawa (sud-ouest de la péninsule anatolienne), ce qui le met en contact avec le monde mycénien, l'Ahhiyawa des sources hittites. Le règne de Suppiluliuma I^{er} (v. 1350-1320) marque un tournant dans l'histoire des Hittites.

On peut désormais parler d'un *empire hittite* capable de concurrencer la Babylonie et même l'Égypte. Suppiluliuma met fin à la puissance du Mitanni en s'emparant de sa capitale, Wassuganni. Son fils, Mursili II (v. 1318-1290) prend Millawanda (Milet) et marche sur Apasa (Ephèse), capitale de l'Arzawa. Muwatalli II (v. 1290-1273) conclut un traité d'alliance avec Alaksandu (Alexandre ?) de Wilusa (Ilion ?) – le texte de ce traité est exposé dans le nouveau musée archéologique de Troie, inauguré en 2018 – et affronte Ramsès II à la bataille de Qadesh (v. 1275). Nous n'avons pas de récit hittite de la bataille, mais l'événement est relaté par cinq monuments égyptiens, ainsi que par le *Poème de la bataille de Qadesh*, papyrus conservé au Louvre et présenté dans l'exposition. Sous le règne d'Hattusili III (v. 1267-1240), l'*empire hittite* est assez fort pour conclure un traité paritaire avec Ramsès II (an 21 du règne de Ramsès, soit v. 1259), et donner comme épouse au pharaon une sœur du roi hittite. Tudhaliya IV (v. 1240-1220) dispose encore de moyens suffisants pour reprendre Alasya (Chypre), île stratégique de la Méditerranée orientale, et résister aux offensives assyriennes.

Toute cette politique s'effondre dans les années 1200. Notre documentation fait état de dissensions dynastiques, mais aussi de difficultés avec les Gasgas (peuple semi-nomade des chaînes pontiques, probablement de langue hattite, et ennemis de longue date des Hittites) et d'invasions venues de l'ouest, les *peuples de la mer*, les *prwst* des inscriptions de Ramsès III (1198-1168). Famines et maladies ravagent l'empire. Le dernier souverain documenté, Suppiluliuma II (v. 1210-1190), *Grand Roi*, déplace sa capitale Hattusa dans une autre ville, marquant ainsi pour nous la fin de la documentation écrite dont nous disposons sur l'empire hittite. Pour les archéologues, ces années 1200 marquent le passage du Bronze Récent à l'âge du Fer.

Les manifestations de l'art hittite qui nous sont parvenues entretiennent, par leur iconographie et leurs modalités d'expression, de fortes relations avec l'État. La puissance du pouvoir politico-religieux des *Grands Rois* s'affiche ouvertement.

Cela est particulièrement visible dans les quatre moulages des reliefs de la *Porte des sphinx* d'Alaca Höyük (fin du XVI^e s. ou début du XV^e s.), et dans les trois moulages des reliefs rupestres de Fraktin, présentés dans la première salle de l'exposition. Les reliefs rupestres, sculptés à même la roche, sont une particularité de l'art monumental hittite, les scènes figurées étant accompagnées de hiéroglyphes. À Alaca Höyük, le couple royal se met en scène à côté du dieu de l'orage, figuré par son taureau, et, très vraisemblablement, de sa parèdre Arinna, déesse du Soleil, et ce dans cet espace public par excellence que sont les fortifications défendant la cité. À Fraktin, c'est le couple royal du

pays du Hatti, le roi Hattusili III (v. 1267-1240) et la reine Puduhepa, qui est représenté sacrifiant à Teshub, dieu hurrite de l'orage, et à Hepat, déesse du Soleil dans le panthéon hurrite, en un lieu qui marquait peut-être la frontière entre le *pays du Hatti* et le Kizzuwatna.

Liées au pouvoir royal sont aussi les sphinges, inachevées, en basalte de Zincirli (conservées au Louvre). Le motif est d'origine égyptienne et renvoie à la puissance des pharaons. Les rois hittites le reprennent fréquemment à leur compte et l'utilisent pour protéger les portes de leurs villes fortifiées.

Les sceaux-cachets, bien représentés dans l'exposition, sont liés fonctionnellement au service de l'État. Digraphes (hiéroglyphes au centre et texte en cunéiformes sur le pourtour) pour les personnages les plus importants, ils sont d'une grande qualité technique et constituent une forme d'art original, à la diffusion aisée, de par leur format et l'utilisation des supports. Celui de Tarkashawa roi de Mira, exposé ici, a servi au tout premier déchiffrement des hiéroglyphes dits louvites.

Restent à voir, dans cette première partie de l'exposition, une dizaine de figurines de dieux et de déesses, et deux magnifiques rhytons en argent. Tiare conique ornée de cornes stylisées enroulées autour de la coiffe, pagne court, épée courbe ou *lituus* (bâton recourbé à l'une de ses extrémités que portent également les rois), bottes à bout redressé, caractérisent la tenue des dieux du panthéon hittite. Ils sont parfois debout sur l'animal qui les symbolise, souvent le cerf ou le taureau, tel ce bel exemplaire retrouvé à Chypre et présenté ici. Quant aux déesses, la petite figurine en or de la déesse solaire d'Arinna, épouse du dieu de l'orage Tarhuna, à la chevelure ornée d'une coiffe discoïde et qui porte sur ses genoux le petit Sharumma (?) est un pur chef d'œuvre. Les rhytons, l'un en forme d'avant-train de cerf, l'autre de taureau, sont d'une grande force plastique. Ces vases à libation, utilisés dans les rituels, témoignent de la qualité de la toreutique hittite.

Les tablettes ne sont pas à proprement parler des œuvres d'art, mais les quelques exemplaires présentés dans la même salle permettent de se rendre compte des divers types de documents qui sont à la disposition des chercheurs : récits mythologiques, rituels, documents administratifs, lettres officielles, inventaires...

Après l'effondrement de la suprématie hittite en Anatolie centrale, l'art hittite y disparaît sans laisser de trace. Son influence perdure cependant durant des siècles dans de petites principautés du sud-est de l'Anatolie et du nord de la Syrie. On parle alors d'art *néo-hittite* – cette expression paraissant préférable à celles de *syro-hittite* ou de *syro-anatolien* parfois employées –, objet de la seconde partie de l'exposition.

Karkemish (Jerablus/Jerabis) et Malatya (Melid/Arslantepé), situées sur le cours supérieur de l'Euphrate et dont les maisons princières sont issues de branches cadettes de la dynastie royale hittite, suivent assez largement, jusqu'à leur conquête par les Assyriens à la fin du VIII^e s., les traditions monumentales et iconographiques hittites, et rédigent leurs inscriptions en hiéroglyphes louvites. Sur les moulages d'orthostates, nous retrouvons les dieux à la tiare ornée de cornes dont Tarhunza, dieu de l'orage qui, magnifique de force, brandit hache et foudre. La déesse Kubaba, protectrice de Karkemish, est superbement représentée, coiffée de son *polos* à cornes orné de rosaces, tenant capsule de pavot et miroir, ses attributs, et surmontée du disque solaire ailé hittite, rappel de la période impériale. Sont aussi présents les génies ailés qui brandissent rameaux et pommes de pin, signes de bénédiction et de prospérité.

Les personnifications du pouvoir ne sont pas absentes, tels la tête de Katuwa, qui appartient à la statue d'un souverain de Karkemish debout sur deux lions, ou le relief du même portant bâton et épée.

Les scènes de libation de Malatya (XII^e-XI^e s.) sont encore très proches des exemplaires de la période impériale, qu'il s'agisse des représentations du dieu de l'orage brandissant une hache, de celle de Sharumma (fils de Teshub et de la déesse Hepat) monté sur un lion, ou de celle du roi portant tiare conique, robe longue, chaussures à bout recourbé et *lituus*. Les rois vont aussi à la chasse au lion et au cerf, manière de signifier à leurs sujets qu'ils les protègent contre les dangers de la nature sauvage.

Un des intérêts de cette exposition est de donner à voir l'étonnante aventure des découvertes archéologiques du baron Max von Oppenheim sur le site de Tell Halaf (à 350 km au nord d'Alep, dans la haute vallée du Khabur, affluent de l'Euphrate) entre 1911 et 1913 – l'affiche de l'exposition reprend d'ailleurs un des clichés pris lors de ces fouilles : la découverte de la grande statue funéraire de Tell Halaf, le 12 mars 1912 –. Le musée qu'il avait ouvert à Berlin en 1930, pour y abriter ses trouvailles, ayant brûlé en novembre 1943 à la suite d'un bombardement au phosphore, ce sont ces sculptures, minutieusement reconstituées par les équipes du Vorderasiatisches Museum à Berlin au début des années 2000, qui sont présentées ici : lions, sphinx, dieux et déesses, statues funéraires et orthostates au décor extraordinairement divers. Comme une manière de conjurer le sort que trop souvent l'histoire, tant antique que contemporaine, réserve aux œuvres d'art.

Au tournant des II^e et I^{er} millénaires, le roi assyrien Tiglath-Phalassar I^{er} (1174-1076) lance une série de campagnes militaires en direction du lac de Van, des sources du Tigre et des rives de la Méditerranée. Deux siècles plus tard, l'Assyrie a conquis tous les royaumes qui la séparaient de la mer. Dès lors se pose la question de la perméabilité entre l'art néo-hittite et l'art assyrien, ce dont témoigne l'avant-dernière salle de l'exposition Les gravures rupestres de Tiglath-Phalassar I^{er} ou celles de Sennacherib (704-681), à Maltai ou à Bavian, s'inscrivent dans la tradition anatolienne des reliefs et des inscriptions sur pierre. Les sphinx, les lions et les taureaux qui gardent les portes de palais assyriens sont de tradition néo-hittite. À plusieurs reprises, des rois assyriens font édifier un *portique, copie d'un palais des pays du Hatti*, autrement dit un édifice doté de colonnes comme on en voit sur les bas-reliefs de Khorsabad et de Ninive.

L'exposition s'achève par un bel ensemble d'ivoires provenant d'Arslan Tash (Hadatu) dans la haute vallée de l'Euphrate et de Nimrud (Khalku), capitale de l'empire assyrien, dans la haute vallée du Tigre. L'ivoire est travaillé au Proche-Orient dès le Néolithique. Aisés à transporter et de grande valeur, les ivoires sculptés sont largement représentés dans les complexes palatiaux de l'époque néo-assyrienne, le plus souvent sous forme de plaques ornementales. Les thèmes iconographiques, dignitaires surmontés d'un disque ailé, sphinx, animaux, etc., que l'on retrouve sur les pièces exposées, sont à rapprocher de ceux de la sculpture monumentale des cités néo-hittites et araméennes.

Pour monter cette exposition, le musée du Louvre a abondamment puisé dans ses fonds propres, adossés aux nombreux prêts en provenance, pour l'essentiel, du Royaume-Uni, des Etats-Unis, du Danemark et, bien sûr, de l'Allemagne, l'exposition ayant bénéficié de l'appui exceptionnel du Pergamonmuseum et de la fondation Max Freiherr von Oppenheim. Un regret : qu'aucun objet ne soit venu des musées d'Istanbul et d'Ankara, dont les vitrines et les réserves sont si riches en la matière.

Le catalogue, remarquablement illustré et mis en page, est de fort tonnage, comme il est désormais d'usage pour ce type de manifestation. Sa composition, qui juxtapose des contributions

d'une grande érudition sorties de la plume des meilleurs spécialistes, n'en facilite pas nécessairement la lecture au lecteur profane. Mais tel quel, il demeure un très bel ouvrage de référence sur le sujet. L'exposition *Royaumes oubliés. De l'empire hittite aux Araméens* atteint ainsi son objectif, raviver à travers leur art le souvenir de ces empires disparus, en effet trop fréquemment *oubliés*, y compris des antiquisants.

Georges Miroux (juillet 2019)

Copyright Antiquité Avenir